

Giuseppe Garibaldi
Jean-Paul Damaggio

Le 24 octobre 2003 à Mars-Allah

-1-

Je m'appelle Giuseppe Garibaldi et je suis né le 4 juillet 1807 à Nice, en Italie (Nice était encore italienne). Depuis le 3 juin 1882 j'appartiens au pays de la Mémoire, un Au-delà laïque au profit de tous. Avec l'aide imaginaire d'un Français et son épouse, qui, en échange d'un service, ont accepté de m'écouter, je viens de rejoindre la terre ferme pour un seul jour, aussi comme à chaque moment de ma vie, j'en ai choisi avec minutie le moment et le lieu.

Pour le lieu, je l'avoue avec simplicité, le retour à Mars-Allah en Sicile s'imposait. Pour ma première visite, j'y ai débarqué le 11 mai 1860 avec 1000 hommes afin de filer vers Palerme, le cœur du maudit pouvoir des Bourbons qu'il fallait abattre. Cette expédition provoqua une grande secousse en l'Italie (un tremblement de terre de plus en Sicile) mais je dois le reconnaître aujourd'hui, en fait, elle s'acheva au cours de la nuit du 4 août 1860, quand, à Bronte près de l'Etna, mes propres troupes se retournèrent contre les paysans qu'elles avaient incités à la révolte, et fusillèrent leur dirigeant, l'avocat révolutionnaire Nicola Lombardo.

Cette histoire de révolution détournée, que j'ai vue se répéter si souvent, me ronge toujours les neurones mais revenons au présent, à cette date du 24 octobre quand je suis poussé à reprendre le chemin de mon passage en Sicile.

Quoi de mieux, pour cette visite, que la date d'une grève générale ? Lancée par les syndicats du pays pour s'opposer à une réforme des retraites appelée par certains «contre-réforme» puisqu'elle vise à faire perdre quelques droits sociaux aux travailleurs, pouvait-elle réussir ? A ma mort, j'ai vu poindre les premiers combats sociaux ; qui, depuis, furent aux premières loges des révoltes du XXe siècle. Le combat social remplaça le combat pour l'indépendance. Sans les moyens de la liberté, la liberté est impossible (tout en sachant que seule la liberté permet d'accéder aux moyens de son existence).

En venant du pays de la Mémoire, mon débarquement ne pouvait qu'être solitaire aussi j'ai décidé au petit matin d'apparaître par les marais salants du nord de Mars-Allah (Marsala). Des montagnes de sel couvertes de tuiles font un paysage qui ne pouvait me tromper. Présent depuis les Phéniciens, il a été « enrichi » de moulins à vent en 1488 par Ferdinand II roi d'Espagne afin d'augmenter la production de sel. Depuis des années, ce lieu du monde, Marsala, est connu par un vignoble, aussi je trouve agréable ce pied-de-nez à l'histoire sur lequel je reviendrai.

En marchant sur le bord du chemin, en fait d'ânes, je vis, au fil des heures, augmenter un trafic de véhicules à moteur (surtout sur trois roues) qui m'apportèrent les premiers signes des changements profonds que la planète a connus depuis ma mort. J'ai pu enfin trouver une boulangerie avec l'extraordinaire goût du pain sicilien. Le pain est partout dans le monde et partout il me surprend. A Marsala, j'en déguste son mélange de sésame et d'anis qui en fait l'originalité.

Dopé par de telles retrouvailles, à Marsala, nommée ainsi avant l'arrivée des Arabes Lilybée, à un moment où elle était forteresse de Carthage en Sicile, je souhaitais prendre la température de la grève générale. Sur la place centrale, la Place de la République, égale à elle-même, je n'ai pas aimé la restauration du Palazzo Senatorio par contre le Duomo garde son côté baroque qui marqua ma mémoire. En Sicile j'ai découvert le baroque comme nulle part ailleurs ! Bref, sur la place, j'appris que des bus permettaient le transport des manifestants vers Trapani la capitale régionale. En 1860, j'avais évité cette ville pour filer droit vers Palerme ; les troupes adverses m'arrêtèrent seulement à Calatafimi presque au milieu des vestiges de Ségeste où les restes d'un temple grec nous regardaient avec douceur. Mais bon, s'il fallait passer par Trapani, alors, vive les bus qui facilitaient les transports, et en avant pour la grande manifestation.

Sous la pluie nous étions des milliers à nous réchauffer aux rayons de la solidarité. 7000 pour les organisateurs et 2000 pour la police. Des chiffres surprenants : la révolte dépassait toutes les espérances. 30 000 dans les rues de Palerme ! Dans toute l'Italie 10 millions de grévistes donnaient plus d'un million de manifestants ! Les enseignants étaient les plus nombreux dans les cortèges.

J'ai cru que l'étape suivante serait la montée vers Palerme mais, l'homme qui avait pris en estime ma barbe blanche, m'expliqua avec patience qu'eux aussi pratiquaient la trêve et que cette grève de 4 heures serait sans doute suivie d'une autre de 8 heures d'ici un mois ! Drôle de conception de la trêve qui aide l'adversaire plus que les révoltés ! Oui, moi aussi au moment de la prise de Palerme j'ai négocié une trêve mais pour mieux continuer, pas pour reporter à plus tard une bataille à conduire le jour même ! En Bolivie, des révoltés viennent de partir de ville en ville pour prendre la capitale, et ils ont fait tomber le président sans trêve. Une mauvaise stratégie ?

Bref, il fallait donc rentrer à Marsala ! La bataille était pourtant de la plus haute importance : le départ à la retraite ayant lieu en moyenne à 57 ans dans le pays, il devait être reporté à 65 ans avec une pension diminuée ! Comme si l'Italie croulait sous le coup d'une nouvelle misère ! Et la Sicile avec 20% de chômeurs pouvait craindre, pour ses jeunes, une entrée dans la vie professionnelle plus difficile.

Je ne nie pas mes incapacités à juger de l'événement car à suivre les discussions autour de moi, les conditions de la lutte d'émancipation semblent si nouvelles. La France aurait connu un même mouvement de révolte avec des millions de gens dans les rues, mais sans succès.

L'Allemagne serait dans le même cas sauf que pour certains hommes de gauche, même avec une aggravation de la situation pour les retraités allemands, la situation reste bien meilleure qu'en Italie, d'où le maintien du modèle allemand dans leur argumentation ! Pour lutter aujourd'hui, à tout moment ils étudient mille questions ! Le blocage de la société que je connaissais bien en 1860, juste avant le débarquement en Sicile, semble à présent général ! Dans les cortèges, j'ai bien observé les différences de stratégie des syndicats. Certains se réclament de la base et se veulent plus radicaux.

Le même jour, l'Italie est secouée par des arrestations de terroristes. Beaucoup de personnes s'interrogent sur la coïncidence des dates. Pour moi, le hasard n'existe que sous deux angles : pile ou face. Côté pile, c'est-à-dire côté du pouvoir, le hasard est contrôlé et même assujéti aux ordres supérieurs. Côté face, c'est-à-dire côté des sujets, il leur reste à espérer les bons coups du sort, la bonne coïncidence. Avec le jeu du loto tellement en vogue, l'Etat gagne toujours et le simple citoyen presque jamais.

Les terroristes arrêtés au moment des grèves portaient comme nom : les brigades rouges. Une réminiscence de mes chemises rouges qui usaient aussi des armes ? Une réminiscence de bandits siciliens soucieux de prendre l'argent aux riches pour le distribuer aux pauvres ? A écouter des hommes savants parler des outils nouveaux, comme la télévision, j'ai cru comprendre que le culte de l'Oubli avait remplacé l'étude de l'Histoire ! Les lutteurs doivent beaucoup étudier et cette étude est, elle-même, pleine de pièges !

De ce premier contact actuel avec la Sicile, je ne sais trop quoi en déduire: peut-elle encore jouer un rôle dans l'Histoire ?

De retour à Marsala j'ai cherché à en savoir un peu plus sur un événement indépendant des deux autres : l'enterrement d'anonymes à Rome. Je crois deviner dans cet événement le début d'un nouveau débarquement en Sicile. En effet, après tant d'autres, après le mien, après celui des USA en 1943, la Sicile est confrontée à l'arrivée massive d'Africains qui veulent débarquer en Italie pour gagner un peu mieux leur vie.

Ce débarquement est celui de la honte pour mille raisons (j'aime le nombre mille). Il se fait dans l'illégalité, avec des moyens minimes et au prix d'efforts surhumains d'où l'enterrement dont il s'agit.

Le lieu italien le plus proche de l'Afrique c'est l'île de Lampedusa, un nom qui fait penser à tout autre chose. Là, un bateau fit naufrage et 13 humains périrent (disons au moins 13 si on se réfère aux cadavres repêchés). Nulle part en Sicile il n'y avait de place dans les cimetières pour accueillir ces cercueils d'inconnus. La commune de Racalmuto avait déjà fait un effort humanitaire pour ces morts de la misère mais elle ne pouvait libérer plus de place. Le maire de Rome se dévoua et aujourd'hui 24 octobre, ils sont quelques africains à accompagner des frères jusqu'à leur ultime sépulture. Une jeune femme pleure plus que les autres car elle a la conviction que son frère est parmi les cadavres.

Souvent ils viennent du Soudan où se déroule une guerre sans nom sous un prétexte religieux, mais pour cause de contrôle de réserves pétrolières. Ah ! le Pétrole, j'en parlerai plus loin ! Ils sont catholiques et ils espèrent que l'Italie leur viendra en aide. Ils abandonnent tout, montent sur des radeaux de la méduse et attendent les rivages salvateurs.

Même les survivants découvrent qu'ils sont à peine existants. Un dirigeant politique ne vient-il pas d'affirmer que les immigrés sont seulement des marchandises. Et les immigrés, l'Italie les voit venir aussi de l'Est quand ils oublient de passer par le Nord. Oui, la misère débarquera au prix de mille morts et de mille tracas, mais elle débarquera car elle a toujours été la plus forte. On parlera de barbares et

de vandales. En 2002, 500 000 clandestins seraient entrés en Europe dont 18 000 par la Sicile. Les Siciliens découvrent, abasourdis, que leur propre retard social est un paradis pour des voisins très proches. Aujourd'hui, il s'agit de Somaliens. Autour des cercueils, ils parlent carte de séjour. Ils s'appellent Abdullah, Fatima ou Laahi. Fatima a porté une cassette pour mettre un peu de musique. Des versets du Coran. Ils découvrent qu'ils sont à Rome pour les caméras de télévision où ils seront au dernier rang vu l'ampleur de la récupération politicienne (des ministres, des préfets, des chefs et des maires. Que d'Excellences !).

Des démocrates s'agitent et parlent d'accorder le droit de vote aux étrangers pour qu'ils bénéficient d'un brin de dignité. Ils pourront ainsi voter pour cet homme politique qui les traite de marchandises !

Mais un étranger a inventé un autre type de dignité : il ne veut plus que ses enfants subissent en classe un crucifix sous leurs yeux, et il a porté plainte devant les tribunaux. Berlusconi, le maître du pays, qui a démontré que les puissances économiques n'avaient plus besoin de marionnettes pour défendre leurs privilèges, a déjà expliqué que les juges n'avaient pas un cerveau normal. La réponse du juge tombe en ce 24 octobre : il considère la réclamation de Monsieur Smith comme justifiée ; l'école devra donc décrocher les croix catholiques « symbole d'amour et de paix » a dit un Pape fatigué. Que d'agitation allons-nous découvrir dans les cercles savants de l'ordre marchand ! Je sens très vite que la température du pays me monte à la tête. Il est déjà midi et je vais partir manger des spaghetti à l'anis. Je veux de l'anis partout.

Comment ne pas deviner, à voir ce monde nouveau autour de moi, qu'il y avait un roi sombre, le Pétrole. J'appris qu'en la matière aussi, la Sicile se distingue ! J'ai la sensation qu'à part la présence des Indiens d'Amérique, la Sicile a tout connu. A force de chercher le tombeau d'Eschyle autour de Gela des hommes ont découvert l'or noir, il y a 30 ans exactement. Tout à une date. Les enfants furent les premiers au rendez-vous à se précipiter vers les brasiers (aujourd'hui je me demande où ils sont). A Ragusa les jaillissements ont signé le succès des recherches. Aussitôt des Italiens ont usé des légendes de Macalube et d'Hérodote pour mieux parler de l'événement. Un rêve : ils avaient même du pétrole ! Ragusa devenait un Eldorado ! J'aime l'inutile euphorie des journaux de l'époque que l'on ressort à présent pour revivre ce moment. Aujourd'hui les puits sont toujours là mais l'épuisement approche. Puisque les humains de ce nouveau siècle parlent surtout en chiffres, quand nous parlions en terme de volontés, en voici quelques-uns : sur les 464 millions de barils découverts, 355 millions ont déjà été exploités. Soit plus de 100 millions par décennie or comme il en reste autour de 200 millions (avec les nouveaux puits), la fin du rêve pétrolier semble proche. Sauf qu'après le pétrole, vient le gaz, et là les réserves sont 5 fois plus importantes que la quantité déjà produite (60 milliards de mètres cubes contre 15 milliards). Je me sens devenir un homme moderne en alignant de telles données. Mais qui exploite cette richesse ?

Par une autre révélation, je dois à la vérité de dire que ma marche glorieuse des Mille, qui libéra une bonne partie de l'Italie, n'était pas sans rapport avec les intérêts d'une puissance économique bien connue : les Anglais. J'ai parlé de ce vignoble que les Portugais exploitèrent d'abord (d'où la proximité de goût entre le Porto et le Marsala). Les Anglais lui donnèrent son nom, le Marsala, et son « indépendance ». Avant mon débarquement ou après ? Avant bien sûr ! En 1773, une expression en référence à Allah désigna un vin pourtant impie ! Le prophète peut se retourner dans sa tombe !

John Woodhouse savait-il ce qu'il faisait en transportant en Angleterre ce vin dont il allait assurer le succès sous le nom de Marsala ? Ou avait-il oublié qu'Allah était par là ? Je penche plus pour la seconde hypothèse

car, quand le commerce commande, on n'a pas trop le temps de penser à l'histoire. Après 1806, un autre Anglais en rationalisa la production. Donc, en 1860, quand je débarque à Marsala, qui peut s'étonner de la présence, dans le port, de deux navires anglais ? Qui peut nier que j'ai eu le soutien des Britanniques ? Déjà, à ce moment-là, les intérêts économiques mondiaux donnaient souvent la clef d'explication des événements politiques. Mais il fallait ne rien en dire pour masquer le dessous des cartes.

Le pétrole est encore exploité en Sicile par la compagnie nationale italienne en voie de privatisation.

Pour l'après-midi, la confrontation à un phénomène ne pouvait m'échapper : il a un nom simple Andrea Camillieri. Je n'ai jamais eu le temps de beaucoup lire pendant ma vie mais en débarquant en Sicile j'étais obligé de connaître *i beati paoli* et tant d'autres œuvres ! A Palerme, j'ai aimé m'installer sur les places de pauvres où la grandeur passée habille une misère noire.

J'ai su qu'un Sicilien avait eu le Prix Nobel de Littérature et juste à côté de sa maison natale un autre Sicilien se distingue tellement, aujourd'hui, que je le sens présent partout. Son commissaire Montalbano est une vedette de la télévision, et quand Andrea n'écrit pas, il dirige le théâtre de Racalmuto. Sa dernière parution, *La presa di Macallé*, est dans toutes les vitrines. Un livre de la collection «Mémoire» de l'éditeur de Palerme Sellerio. J'aime ce titre de collection même si personne n'y évoque ma mémoire. Et sur les journaux, pour parler cinéma, Andrea est encore là. Andrea, si j'ai bien compris, est un vieux monsieur comme j'ai été vieux. Un homme qui a beaucoup vécu ! Il parle sicilien et je me demande dans mon ignorance si cette langue n'a pas une parenté avec le corse.

L'homme a une casquette qui couvre sa calvitie et il porte des lunettes pour le bonheur de son travail. Il semble heureux de ce que d'autres, avant lui, vécurent comme un malheur. Dans les montagnes de ce pays, j'ai envie de dire, pour me permettre un symbole maladroit, que l'Etna pèse une tonne sur chaque individu. Mais j'ai vérifié aussi que les laves du volcan apportent une richesse infinie à ceux qui les cultivent. Aujourd'hui, je sens que beaucoup de Siciliens peuvent retenir de l'Etna le bonheur qu'il apporte plus que l'ombre qu'il suscite. Andrea Camillieri est de ceux qui rejettent le pessimisme devenu inutile : on peut faire des habitations antisismiques et éviter rapidement les coulées de lave !

Autrefois, je me suis senti obligé de débarquer en Sicile pour débloquer, par le Sud, ce que personne ne pouvait débloquer, mais je n'ai jamais été Sicilien. J'ai été de nulle part surtout au moment où Nice est devenue

française. J'ai été Brésilien au Brésil et Français en France. Les Siciliens m'ont bien mieux adopté que les Français.

A présent, cette question : pourquoi tant de Siciliens se raccrochent-ils ainsi à un écrivain, jusqu'à l'inscrire partout ? Luigi Pirandello est le seul à me faire de l'ombre dans la désignation des artères principales des villes. En plus des noms de rue, il est sur les écoles, sur les cercles d'étude, les groupes culturels.

Andrea Camillieri continue cette même histoire. D'autant qu'il est né et qu'il vit à deux pas de la maison natale de l'homme de théâtre, Pirandello. Toute son œuvre se déroule sur une place d'Agrigento qu'il appelle Vigata ! Chacun des écrivains siciliens fait référence à un autre pour constituer une grande famille. J'avoue que ce phénomène m'étonne.

Pour que cette expérience d'un jour ne soit pas perdue, il me fallait trouver quelqu'un soucieux d'en retracer le parcours. J'aurai pu demander l'aide d'un manifestant, d'un boulanger ou d'un sans-papier. Mais comment écrire sans papier ? En fait, je ne pouvais faire confiance à un Italien qui aurait installé son récit sur un énorme piédestal ou enterré ma journée dans de vils bruits de couloir. De tous les hommes qui surent écrire sur ma vie je n'en ai connu qu'un, Alexandre Dumas, aussi j'en déduis que seul un Français peut m'aider avant de retourner à ma nuit du passé.

Le meilleur moyen pour une telle rencontre ? L'ami du jour m'incita à aller du côté du Musée archéologique de la ville face à la mer. Le personnel n'ayant pas été gréviste, un touriste de passage pourrait peut-être satisfaire mon désir.

J'y suis arrivé vers 16h30 et je me suis installé sous le palmier d'une petite place jouxtant le Musée presque vide. Seule une petite voiture rouge, avec deux jeunes à l'intérieur, avait l'air de somnoler sous les effets d'un soleil cependant palissant. Puis, tout d'un coup, des voitures, des scooters arrivèrent de partout. Il en descendait chaque fois deux ou trois jeunes qui sortaient leurs cigarettes, discutaient puis repartaient. J'eus l'impression de gêner au milieu de ce lieu de rendez-vous étrange. J'ai commencé à marcher vers l'entrée du Musée et là, un couple d'étrangers, qui décida de traverser la rue pour s'approcher de la mer, des Français ? J'ai fait de même pour les rejoindre. J'ai distinctement entendu leur langue et je me suis mis à espérer. Peut-être allaient-ils accéder à mon souhait ?

—Messieurs-Dames, bonjour, je n'ai rien à vous vendre et je n'ai rien à vous acheter ? aussi me feriez-vous l'honneur de m'écouter un moment ?

—Votre langue française m'étonne, dit l'homme.

—Pour moi, je suis curieuse de vous écouter, dit la femme.

—Voilà, j'ai pu quitter, pour la journée seulement, le pays que j'habite, le pays de la Mémoire, et si personne n'en note mes impressions elles seront perdues à jamais.

—Seriez-vous le fantôme de Giuseppe Garibaldi ? me demanda l'homme surpris, après m'avoir dévisagé.

—Un fantôme ? Je suis réellement, pour quelques minutes encore, le vieux Giuseppe en transit vers son néant laïque.

—Etes-vous descendu d'une des multiples statues qui ornent les places de la Sicile ? s'inquiéta la femme.

—J'ai les statues en horreur sauf si elles sont à la gloire de personnes qui le méritent, comme Nicola Lombardo ; en conséquence je ne descends de rien, je passe, avec ma rage d'avoir toujours perdu. Certains, même quand ils perdent, ils gagnent. Moi, même quand j'ai gagné, j'ai tout perdu !

—Et que voulez-vous raconter aux vivants d'aujourd'hui ? déclara l'homme.

—Un moment de grève, une découverte de pétrole, une amitié arabe, un futur débarquement et enfin un homme, un Sicilien de Porto d'Empedocle.

Nous étions tous appuyés sur le rebord d'un mur face à la mer, avec à l'horizon, cette île de Mozia, une splendide curiosité, un peu comme la Sicile en modèle réduit. Nous savions qu'il n'y avait rien à attendre ni de la mer ni de la terre, mais que peut-être, un geste pouvait réchauffer des cœurs. Nous parlâmes des vendeurs de cannabis qui faisaient, derrière nous, leurs affaires, pour se donner un courage qu'autrefois l'on imposait aux rameurs des barques puniques, à en croire les découvertes exposées au musée. En effet, en découvrant une telle barque de petits éléments de cannabis furent mis à jour. Nous parlâmes du vin et du pain et au bout d'un moment le Français indiqua :

—Ecoutez, Giuseppe, je veux bien raconter votre histoire mais on va partager les rôles. Pendant que vous décrierez votre journée à ma compagne, avec qui ensuite nous en ferons la mise au propre pour diffuser le récit, je vais de mon côté écrire une lettre à Leonardo Sciascia, pour qu'en votre pays de la Mémoire où vous le croisez peut-être, vous puissiez lui apporter des nouvelles fraîches le concernant.

—C'est un marché ? me suis-je étonné.

—Non, nous disons à présent, un échange de bons et loyaux services.

—Qui est ce Leonardo ?

—Un Sicilien dont le courage fut celui de tout un siècle, le vingtième !

—Un combattant de la cause de la liberté ?

—Un combattant de la cause de sa propre liberté comme condition de la liberté de tous.

J'ai accepté ce pari fou, sans savoir si je pourrais accomplir la mission qui s'en suivrait, car au pays de la Mémoire ne se croise pas qui veut. Pas de téléphone, pas d'électronique, seul le bouche-à-oreille permet une

communication difficile. C'est ainsi qu'il m'est arrivé d'entendre quelques mots au sujet d'un écrivain sicilien parmi des dizaines d'autres (d'où mes questions sur le cas d'Andrea Camillieri) du nom de Sciascia, un nom aussi arabe que celui de Marsala. Mais de là à pouvoir lui remettre un document ! De toute façon, il se faisait tard, aussi, tout en longeant la mer, nous trouvâmes le café (deux «ff» en italien) qui servit de lieu à notre marché. J'espère qu'il en sortira quelque chose d'utile, non à ma gloire, mais à l'intérêt général, c'est-à-dire celui des plus pauvres, c'est-à-dire celui de la révolte des plus pauvres.

Cher Leonardo

Peut-être sais-tu déjà tout ce que je vais te raconter. Peut-être quelqu'un d'autre aura pris soin de t'informer des nouveautés actuelles ici sur cette terre qui fut la tienne. Je tiens absolument à te dire mon émotion quand j'ai vu de loin, sur la rue centrale de Racalmuto, une statue en bronze : j'ai compris de suite qu'on t'avait installé parmi la foule, à hauteur d'homme. Je me suis avancé, j'ai tourné autour du bronze et j'ai rêvé à ton combat. Tu étais là sans piédestal, sans pause figée, mais bien le pied en avant, dans l'attitude qui fut sans doute mille fois la tienne, comme pour marcher parmi les vivants, avec ta main droite à la poche. Bien sûr, pas l'ombre d'une indication pour te présenter, aussi, à faire le tour du bronze, un homme s'avança vers nous (j'étais avec ma compagne) et pendant que je faisais la photo, il expliqua qu'il s'agissait d'un grand écrivain, qu'il s'appelait Leonardo Sciascia et qu'il était là parmi ses amis. Jamais au monde je n'ai vu pareil hommage !

Auparavant, je n'avais pas été déçu par la plaque de marbre installée à l'entrée du cimetière du village : un nom, deux dates et une formule «de cette planète, nous nous en souviendrons».

Tes volontés furent respectées à la lettre : pas l'ombre d'un signe religieux n'est venu assombrir la sobriété de ta présence achevée. En ce monde si catholiques ton courage a été admis dignement car c'est dignement que tu as défendu, ici à Racalmuto, en tant qu'instituteur ou écrivain, l'humanité debout. En ce monde catholique, où les tombes sont souvent des monuments, tu es en terre et la plaque est à même le sol, pas le moins du monde debout !

A Racalmuto j'ai vu la boulangère, les affiches de la droite qui demandent des festivités gratuites pour les habitants, le parc, le théâtre, le cantonnier qui m'expliqua où était ta tombe, et la marchande de journaux qui vendait encore des papiers-carbone à l'unité. Dans bien des endroits le papier-carbone a été remplacé par la photocopieuse. A Racalmuto, la vie continue au milieu de quelques-unes de tes citations les plus révoltées et bien inscrites dans le marbre blanc. Je pense à celle contre les politiciens bien placée à côté du théâtre.

Ces quelques lignes auraient un maigre intérêt si un événement n'était venu nous rappeler tes combats. A Palerme, on vient de découvrir la cellule où est mort l'inquisiteur. Un incroyable fait de l'Histoire que tu as su mettre en roman pour notre édification à tous ! Une fois dans ma vie, j'ai pu visiter un Musée de l'Inquisition : c'était à Lima au Pérou. J'ai vérifié ainsi, non seulement l'ignoble de ce crime religieux, mais surtout son étendue dans le temps et la géographie. Il fallut que les Péruviens obtiennent leur indépendance autour de 1820 pour qu'enfin l'Inquisition cesse de dicter leurs conduites quotidiennes. Je la compare sans problème avec la Sharia et tant d'autres ignominies religieuses. Je dis des ignominies mais pour ceux qui les acceptent c'est la liberté ! Par contre, gare aux contrevenants : ils seront coupables de leur contrevenance puisque la loi de Dieu n'est jamais discutable.

Toi, Léonardo, tu as découvert un jour qu'un habitant de Racalmuto, le frère Diego La Matina avait osé, le 24 mars 1657, ce que personne d'autre n'osera dans toute l'histoire de l'Inquisition : assassiner un Inquisiteur. Quand Juan Lopez de Cisneros entra dans sa cellule pour l'interroger, Diego put se libérer de ses chaînes, saisir une barre de fer qui traînait comme par miracle et frapper avec succès ce complice de Torquemada.

Aujourd'hui, d'immenses recherches historiques entreprises depuis longtemps viennent d'aboutir : dans la cellule des victimes de l'Inquisition, les murs vont enfin parler ! Comme tu le sais, et comme tu l'as écrit dans *Noir sur Noir*, (des pages si émouvantes) les victimes de l'extrémisme catholique étaient souvent des artistes, des intellectuels, et ils laissèrent donc sur les murs de leur mort les ultimes traces les plus parlantes. D'autant plus émouvantes que les voyous de l'Inquisition brûlèrent leurs archives en 1782 quand ils virent que le pouvoir leur échappait. Pour anéantir les sources de leur actes : des tortures, des assassinats, des méthodes etc. Avec les mots gravés sur les murs des cellules l'histoire va retrouver des documents. De telles recherches conduiront peut-être à retrouver aussi la Citadelle de la Kalsa, c'est-à-dire la ville arabe de Palerme.

Mais ces quelques lignes auraient, pour toi, un maigre intérêt (vu tout ce que tu as déjà fait pour étudier le sujet) si j'oubliais de t'indiquer que c'est ta fille Laura qui, avec d'autres, est à l'origine de la découverte ! Ta fille, avec, comme responsable du Bureau technique de l'Université organisateur de la recherche, ton gendre, Antonino Catalano, le mari d'Anna Maria ! La mémoire tient debout et les croix inutiles finiront par tomber ! On se souvient de toi sur la planète comme tu te souviens de nous. Salut et Fraternité. Jean-Paul Damaggio le 24-10-2003

P.S. Le philosophe vénitien Massimo Cacciari pense que «la question méridionale» n'existe plus, cette même question que moi, Giuseppe Garibaldi j'ai su utiliser pour révolutionner l'Italie. Ce philosophe pense qu'à l'heure où le pouvoir du monde industriel n'est plus qu'un rêve fait à Milan, au moment où la Sicile a sa dose d'autoroutes, il faut parler d'autre chose sur les places de Rome. En une seule journée, j'ai vérifié que la géographie et l'histoire faisaient encore de la Sicile une île d'où viendrait un vent du Sud, celui que des êtres enfermés dans leurs grandeurs, ne peuvent sentir. Imaginez que Berlusconi soit Sicilien ! Et pensez à l'acteur comique Roberto Benigni, né le 27 octobre 1952 qui n'est pas Sicilien ! En buvant un verre de Marsala n'oubliez jamais d'où il vient ! Merci.